

# Tenir bon

LEONTINA LERGIER-CAVIEZEL

Les ragots commencent à circuler bien avant qu'ils n'aillent à l'état civil. Dans les ruelles, à la fontaine et au stamm, on chuchote et on parle à voix basse et parfois haute. Les jaseurs et les pipelettes sont dans leur élément. Vous vous rendez compte, ils doivent se marier! Il paraît qu'elle va devenir mère, la jeune fille. Oh, non, quelle poisse! Justement lui, le conseiller municipal nouvellement élu. Celle-là, elle a bien su comment s'arranger pour plaire aux hommes. Dès qu'elle est sortie de l'école. Faut-il s'en étonner! On se connaît, au village, et on est informé, même si le bourdon ne retentit pas pour toutes les nouveautés. D'aucuns en savent davantage, d'autres moins, et qui ne sait que peu ou rien complète ou invente tout simplement. Des histoires vraies et moins vraies font oublier pour un instant ses propres soucis et rendent la vie plus supportable. Elles rappellent que son propre sort pourrait être pire que ce qu'il est.

La grossesse l'avait surprise. A dix-huit ans à peine sonnés et en plein apprentissage, elle avait d'autres objectifs que changer des couches et s'occuper de bébés. Elle avait immédiatement contacté le géniteur. Curdin n'avait pas vraiment sauté de joie, en apprenant la nouvelle. Lui, bon vieux garçon à ses trente-huit ans, s'était empressé de préciser qu'il ne voulait ni se marier ni élever des enfants. Quelle baffé inattendue! Même si elle avait dû admettre que l'idée du mariage et de fonder une famille n'avait jamais été à l'ordre du jour. Ils s'étaient rapprochés quelques mois auparavant. Rien de sérieux, avaient-ils assuré l'un à l'autre dès le début. Seulement profiter d'être ensemble et de la vie. Néanmoins, elle avait été perplexe que Curdin ait parlé d'interruption, sitôt qu'il avait été au courant de la grossesse. Il n'est quand même pas sérieux, avait-elle demandé, après avoir avalé à vide. Son père avait poussé des jurons, alors que sa mère s'était exclamée: «Mais tu es vraiment une simplette!» Elle était sortie en claquant la porte. Qu'elle n'avait pas été très disciplinée avec ces pilules à avaler chaque jour, ça, elle le savait elle-même. Une fois calmés, ses parents lui avaient offert leur aide. Ils s'occuperaient de l'enfant, il fallait qu'elle finisse son apprentissage. Des propositions qu'elle avait refusées. Elle voulait Curdin et l'enfant. Rien d'autre.

Curdin s'était fait supplier et prier. Juste avant que la grossesse ne soit visible, il avait décidé qu'ils se marieraient. Le ménage et l'enfant seraient cependant son affaire à elle. Compréhensible, en fin de compte, il était bien assez occupé en tant qu'unique fiduciaire dans la région. Et puisqu'il venait d'être élu à la municipalité, son temps libre était compté. Elle avait acquiescé, heureuse qu'il ait décidé en faveur d'elle et de leur enfant. Ses parents s'étaient montrés sceptiques, en apprenant qu'elle allait se marier. Et tout de même aussi un peu contents que Curdin se soit enfin assagi, c'est ainsi qu'ils avaient commenté sa décision. Elle, sa légèreté juvénile lui avait permis de chasser ses légers doutes des semaines précédentes.

Nina naît un matin d'été. Tout juste alors que les rares faucheurs restants, recrutés pour faucher les pentes maigres et les talus, battent la faux pour la première fois, et que les faucheuses envoient leur bruit et leur puanteur dans l'air. Un accouchement facile. Quelques heures plus tard et toute euphorique, la parturiente insiste pour rentrer chez elle avec le bébé. Des jours heureux. Nina est douce et gaie, elle arrache facilement un sourire à quiconque s'approche d'elle. Curdin rayonne de plaisir et de fierté. Il insiste même pour aller se promener avec la petite, quand il lui reste du temps. Elle ne peut pas croire s'être fait tant de souci.

Alors qu'elle est à peine adulte, elle prend congé de ses rêves de jeunesse et s'adapte au rythme de la petite. Elle fait le ménage avec zèle. Avec le soutien bienvenu de sa mère, elle apprend vite et bien. Affairée comme elle l'est en tant que mère et ménagère, elle se rend à peine compte que Curdin perd petit à petit l'intérêt pour sa famille. Dans la région, les communes fusionnent, son engagement de conseiller municipal augmente, occupe ses soirées et bien des samedis. Des assemblées par-ci et des constats par là. En plus de son bureau qui prospère plus que jamais. Avec la famille, les dissonances entre les conjoints croissent.

Les jumeaux ne marchent pas encore quand les grognements et les critiques de Curdin deviennent un vrai harcèlement. Tantôt il réclame ceci, tantôt cela. Quand il est d'humeur maussade, il trouve toujours quelque chose à redire. Des détails intoxiquent petit à petit l'atmosphère dans le ménage. Dès qu'elle s'habitue aux critiques, il hausse le ton. Curdin lui crie à la figure et fait des remarques déplacées. Elle pourrait quand même s'habiller comme il faut, au lieu de se montrer avec ces pulls tout tachés. Elle obtempère à contre-cœur, elle a bien assez à faire et se donne tant de peine. Le temps est rare pour se faire belle. Elle se soumet et avale le tort. S'efforce doublement de tout bien faire. Elle veille à ce que les garçons ne

fassent pas les fous quand le père est présent. Des petits diables, ces deux. Pas une minute tranquilles, du vif argent, l'un plus que l'autre. Heureusement que Nina est si calme.

Il arrive même qu'il demande pardon. Un soir, il rentre avec un grand bouquet de roses. Il est d'une nature impulsive, admet-il. Elle doit bien savoir comme il était, son père à lui! En arrangeant les roses, elle acquiesce légèrement et fait mine de sourire. Elle l'a à peine connu, le père de Curdin, mort depuis longtemps. Entendu ceci et cela depuis qu'elle est mariée, ça, oui. Des racontars peu flatteurs, qui longtemps ne l'ont pas inquiétée, mais qui provoquent soudain un malaise et des palpitations, et qu'elle s'efforce de fuir. Selon ce qu'on raconte en douce, il paraît que le gars était impulsif et peu commode, surtout vis-à-vis de sa famille.

Quand ils sont en société, elle ose à peine ouvrir le bec, de peur qu'il en déborde quelque chose de déplacé. C'est toujours Curdin qui tient le crachoir. Il aime se glorifier. Aussi parce qu'il gagne tout seul le pain quotidien pour sa famille, si bien que sa femme peut se la couler douce. Ou alors il fait les louanges des talents et de l'ingéniosité de quelques collègues masculins, en faisant au passage des allusions plus ou moins cachées au manque de dévouement de la gent féminine. Ses remarques peuvent être mordantes. Elle aperçoit quelques regards perplexes autour de la table, tandis que la plupart éclate de rire. Donnant ainsi raison à Curdin, à l'homme, au fiduciaire, au conseiller municipal. Elle n'ose pas signaler aux personnes présentes que c'est lui qui avait insisté dès le début pour qu'elle reste à la maison avec les enfants. Encore moins elle révélerait qu'elle doit s'occuper de la belle-mère. Qu'elle la soigne, qu'elle lave et nettoie chez elle. Tout le village est au courant des dépressions qui hantent la mère de Curdin depuis des décennies. Bien qu'il essaie de tenir cela caché. Pauvre d'elle, si elle avait le culot de laisser échapper quelque chose à ce sujet. Elle sent qu'il en a honte. De sa mère, et certainement aussi du fait que sa femme nettoie et lave les vêtements de sa mère et souvent sa mère elle-même. Certains jours, cette dernière ne pipe pas le mot et on ne parvient pas à la tirer du lit, encore moins à la doucher. Curdin s'éclipse et fait des détours pour éviter sa maison paternelle. Lui laisse à elle la tâche d'en prendre soin. Elle s'est aperçue trop tard du fardeau dont elle s'est chargée en se mariant. Pour écarter les disputes, elle émet ses reproches en cachette. Au plafond, alors qu'elle est au lit, couchée sur le dos, et que l'obscurité menace de la mettre en miettes. Elle sait depuis longtemps qu'elle s'en irait s'il n'y avait pas les enfants.

Les différends augmentent et sont parfois agrémentés d'un coup qu'elle n'arrive pas toujours à esquiver. Bien qu'elle devienne une experte et qu'elle sache quand il vaut mieux se retirer. Elle fuit tout ce qui pourrait provoquer des disputes. Elle s'abstient de donner son avis, s'applique pour que la paix règne dans le ménage. Pour l'amour des garçons et de Nina. Elle qui s'adapte avec zèle aux sautes d'humeur du père. Si Curdin est de mauvaise humeur et qu'il fait les gros yeux, l'air ambiant s'alourdit. Pour préserver les enfants d'assister à des confrontations plus importantes, elle envoie celui qui est par là, et s'il le faut les trois ensemble, sous un prétexte quelconque chez les grands-parents ou chez un autre proche au village. Sa mère la seconde, bien qu'elle ait l'air de se faire du souci. Pourquoi donc, relativise-t-elle en retenant avec peine ses larmes. Déçue et pleine de honte, elle a décidé depuis longtemps de prendre en main la situation toute seule. Au moins aussi longtemps qu'elle parvient à protéger les enfants. Elle se rend compte que les accès de colère et de rage de Curdin sont de plus en plus fréquents. Qu'il semble parfois perdre le contrôle de lui-même. Elle est persuadée qu'elle doit oser se défendre.

Heureusement que les enfants dorment déjà – c'est sa première pensée quand elle le voit pâlier. Epuisée parce que sa belle-mère est de plus en plus agressive envers elle, elle a eu le malheur de faire remarquer qu'une clinique serait le lieu approprié pour la malade. Curdin blêmit soudain de colère et lui donne une giflette. Le coup qui suit l'envoi contre la paroi du séjour et lui coupe le souffle. Elle s'affale avec un grand bruit. Surprise par la réaction imprévue, elle s'attend au pire. Cependant, il a l'air aussi étonné qu'elle, se tourne, prend la porte et disparaît. Elle se relève, arrête le sang qui coule du nez et nettoie les taches qui jonchent le sol. Le lendemain, elle a mal à l'épaule quand elle bouge, et au petit-déjeuner les jumeaux sont étonnés lorsqu'ils remarquent l'égratignure et la tache bleue à sa tempe. Nina écarquille les yeux. Curdin s'applique à leur raconter qu'hier soir, elle s'est bêtement marché sur les pieds en descendant à la cave et qu'elle est tombée dans les escaliers. Il embellit même son histoire avec quelques détails et recommande aux enfants d'aider leur maman. Dès qu'ils sont en route pour l'école, Curdin, encore assis à table avec sa tasse de café, marmonne qu'il regrette. Que ce fut un réflexe malheureux. Elle ne dit mot. Elle continue à remplir le lave-vaisselle. Après un instant, d'un ton meurtri, il la supplie de ne pas le laisser tomber: elle ne peut pas. En le regardant droit dans les yeux, elle hausse légèrement les épaules. Elle se retourne et se prépare pour aller chez la belle-mère. Le maquillage, déjà prêt pour couvrir la tempe, elle le remet dans l'armoire. Ça va aussi sans. Ceux qu'elle va rencontrer pourront bien se demander ce qui est arrivé.

Traduction du sursilvan par Walter Rosselli.

## biblio

### Davos ils mugrins

Chasa Editura Rumantscha, 2018.

### Nus duas

Chasa Editura Rumantscha, 2011.

### Romana

Romania, 2006.



MICHEL BÜHRER

## bio

LEONTINA CAVIEZEL est née en 1956 à Vrin (Grisons), où elle a grandi. Elle a passé une année à Genève et a suivi une formation commerciale à Disentis. Après son mariage, elle a vécu pendant trois ans à New York avec sa famille. Depuis 2003, elle vit à Rüfenacht, près de Berne. Elle écrit en sursilvan des poèmes, des chroniques, des histoires courtes et des romans.

Le texte inédit «Tener la dirax» («Tenir bon») paraîtra dans la revue suisse d'échanges littéraires *Viceversa* 17, «Au contraire», qui réunit des contributions d'auteur-trices et traducteur-trices suisses. Résister, refuser, déjouer les attentes, mais pas ne rien faire, au contraire, imaginer, créer, écrire, traduire, dessiner, photographier, afin d'inciter à aller à contre-courant... (Service de Presse Suisse / Ed. Zoé, parution le 19 mai prochain).

WALTER ROSSELLI est né en 1965. Il a étudié la littérature dans sa vie actuelle et les sciences naturelles dans une vie précédente. Il vit de la traduction et un peu de l'écriture. Il collabore également avec la revue *Agricoltura Ticinese* et avec Radiotelevision Svizra Rumantscha. *Les Saisons du Méléze* (Editions Tarabuste) est son dernier récit. Il évoque sa traduction du texte de Leontina Caviezel dans un texte à découvrir sur notre site. CO

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH) Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]littérature.ch].